

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

INAUGURATION DE L'ÉGLISE SAINT-HENRI DE MEDEAH.

On écrit de Médéah à l'Univers :

« Chaque jour le christianisme s'étend et se développe en Algérie avec nos armes et par nos armes. Encore un peu de temps, et la croix aura remplacé le drapeau sur les mirars des villes conquises, et des paroles de justice et de vérité se feront entendre dans l'enceinte de ces mêmes murailles où retentissaient le mensonge et l'erreur ; et la charité sera prêchée là où le fanatisme aiguillonnait ses poignards sanglants. Encore un peu de temps, et les disciples de l'islamisme, éclairés et vivifiés par cette lumière bienfaisante qui luit à tout homme venant en ce monde et qui leur sera venue du ciel le lendemain d'une grande tempête, nous aimeront comme des frères, aimeront nos institutions, nos lois, notre religion.

« Gloire à la grande et magnanime nation qui au prix de cent mille sacrifices aura opéré cette œuvre éminemment civilisatrice. Gloire à ce jeune prince, qui, sentant qu'il fallait quelque chose de plus que du courage pour civiliser les Arabes et les rendre heureux, a gracieusement concédé à l'insatiable garnison de Médéah et aux colons la jolie mosquée d'Alumar pour qu'elle fût transformée en église catholique sous le vocable de saint Henri, son patron.

« C'est le 5 février qu'a eu lieu cette intéressante cérémonie. M. le duc d'Aumale, arrivé seulement le samedi soir d'une expédition qui n'avait duré que quinze jours, mais qui avait été marquée par des succès éclatants, voulut, malgré ses fatigues, que le lendemain, cinquième dimanche après l'Épiphanie, la nouvelle église de saint Henri fut inaugurée. Comme on lui représentait que le temps n'avait pas permis de faire tous les embellissements projetés : peu importe, a répondu S. A. R. *pourvu qu'on y puisse prier le Bon-Dieu, cela suffit.*

« Cependant, il faut reconnaître, à la louange de Messieurs du génie, que toutes choses avaient été convenablement disposées. M. le commandant supérieur, dont la vigilance s'étend à tout, ainsi que M. le commandant de place, avaient encore rivalisé de zèle et d'ardeur.

« Le sol était jonché d'une épaisse couche de neige, qui, comme une immense et brillante draperie voilait les décombres et les ruines de la cité arabe.

« Les troupes étaient sous les armes, fixées sur deux rangs. Les sapeurs se tenaient debout aux quatre coins de l'autel ; la musique du 33^e. exécutait des symphonies religieuses. Dix heures sonnent, les tambours battent aux champs ; M. le duc d'Aumale, suivi d'un nombreux et brillant état-major, arrive. M. l'abbé Rouillé, après lui avoir offert l'eau bénite, le conduit à sa place. La messe commence au milieu du recueillement le plus profond. Quel magnifique spectacle !

« On se fût cru transporté tout-à-coup à une de ces grandes époques des croisades, où nos pères s'en allaient au-delà des mers combattre pour le Christ et la bonne Vierge Marie ; où le fils de Blanche, vainqueur des infidèles mahométans, après avoir capturé *moult villis et moult châteaux*, venait, humble pèlerin de la sainte Église, s'agenouiller dans la plus belle mosquée de Damiette, que son chapelain avait auparavant purifiée, en l'arrosant de l'eau lustrale. Comme ils devaient tressaillir sous leurs habits de fer, ces preux chevaliers, qui dorment à quelques pas d'ici du sommeil de l'éternité. Il me semblait voir ces grandes ombres ranimées par le sang de la victime du calvaire, redemandant leurs longues dagues et leurs lourdes massues, pour voler à de nouveaux combats.

« L'Évangile venait d'être lu, tous, prince et soldats, s'étaient levés comme un seul homme, pour protester de leur foi et de leur dévouement, lorsque le prêtre se tournant vers S. A. R. lui adressa la parole d'une voix émue :

« Monseigneur,

« Il est heureux ce jour : trois fois heureux ! Il est heureux pour cette ville, heureux pour cette province, heureux pour la colonie. En vous arachant aux délices de la patrie, aux charmes de la famille, pour venir partager nos fatigues et nos périls, braver le plomb des Arabes et l'intempérie des saisons, vous avez montré que *désormais l'Afrique est française*, qu'une ère de prospérité et de gloire va enfin se lever sur ce malheureux pays.

« Que de vœux et de prières vous ont accompagné dans cette longue expédition, dont les résultats ont été si brillants et si avantageux ! Vœux et prières du ciel et de la terre ! Vœux et prières de la France et de l'Algérie ! Vœux et prières de votre père et de votre mère, et de vos frères et de vos sœurs ! Vœux et prières de l'Église universelle

« Aujourd'hui, après avoir poussé notre ennemi jusqu'au fond de ses escarpements, sur le sommet de ses montagnes les plus escarpées, après avoir pris sur lui de riches dépouilles, vous venez, Monseigneur, remercier le Dieu des batailles dans le temple que nous devons à votre gracieuse bonté, et qui est étonné d'être chrétien. C'est ainsi que faisaient Clovis, Charlemagne, Saint-Louis, Philippe-Auguste, Louis-le-Grand, Condé. C'est une leçon et un exemple, dont les chrétiens et les infidèles conserveront longtemps le souvenir.

« Dans un siècle de dissolutions et de ruines, où tout est mis en doute, la justice et la vérité, les lois et les mœurs, où l'on ne reconnaît d'autre roi et d'autre dieu que l'or et l'argent, où la matière brute et inintelligente est substituée à l'esprit qui pense et qui aime, il est surtout du devoir des rois, et des enfans des rois, de témoigner de leur zèle et de leur respect pour la sainte religion de nos pères. Nous avons montré aux Arabes que nous leur sommes supérieurs par la force des armes, montrons leur encore que nous sommes plus religieux. Nous avons renversé assez de villes et de hameaux, brûlé assez de moissons ; nous avons fait couler assez de larmes, répandu assez de sang. Remplaçons le glaive qui tue et le feu qui consume par la croix et la charrue qui sauvent ; relevons les ruines, ensemençons les champs. Que l'Afrique devienne encore une fois le grenier de la Rome nouvelle.

« Votre mission est grande, Monseigneur ! elle est magnifique ! elle est divine ! Vous êtes appelé à régénérer ce pays, à lui rendre son antique splendeur, à réunir des tribus dans l'unité. Nous avons la douce confiance que vous ne serez pas au-dessous de ces sublimes devoirs. Ce que nous vous avons vu faire tant de fois, nous est un sûr garant de ce que vous pouvez faire et de ce que vous ferez. Vous mettrez comme votre père, votre gloire la plus chère à faire fleurir la religion et les arts, à développer le commerce.

« Vous le savez, Monseigneur, c'est le christianisme qui a civilisé l'Europe, le christianisme qui a fait notre nation grande entre toutes les nations, et votre maison illustre entre toutes les maisons. Lorsque du fond de leur repaire les barbares se précipitèrent sur l'empire romain, s'en disputant quelques lambeaux, on crut un instant que c'en était fait de l'ancien ordre de choses, qu'il avait disparu à tout jamais, emporté par le torrent dévastateur. Rien n'apparaissait, pas même des ruines, tant étaient épaisses la vapeur du sang et la fumée de l'incendie ; mais voilà que ce nuage grossier de désolation et de mort se dissipant, on aperçut tout-à-coup une croix radieuse, et aussitôt vainqueurs et vaincus tombant à genoux, il y eut comme une mystérieuse fusion, qui enfanta un ordre nouveau, auquel furent promises des destinées éternelles. Il n'y eut plus de maîtres ni d'esclaves, il y eut des rois pères des peuples et des sujets soumis aux rois à cause de Dieu. Rome remplaça ses Césars par des Pontifes. Elle n'envoya plus des préteurs ni des vétérans avides pressurer les nations vaincues. Elle envoya des évêques et des moines consoler et instruire, défricher les landes, jeter des ponts, tracer des routes, semer ça et là des villes. Gloire au christianisme ! honneur, amour, reconnaissance à cette religion bienfaisante et civilisatrice !

« Ce que le christianisme a fait pour l'Europe et surtout pour notre belle France, ce qu'il a fait partout où il a planté son glorieux labarum, pourquoi ne le ferait-il pas en Afrique et pour l'Afrique ? Est-ce qu'en traversant les siècles il aurait perdu de sa vigueur ? Non. Immuable comme Dieu, dont il est l'ouvrage, il peut encore opérer des prodiges. Les miracles sont des jeux de sa main.

« Roi des Français, vous ne serez pas trompé dans vos espérances ! Vous avez envoyé un évêque et des prêtres, vous venez d'envoyer des trappistes pour civiliser cette terre que nos armes victorieuses ont conquise, et sur laquelle vos fils ont combattu. Cette terre sera civilisée. Encore un peu de temps et les traces de la barbarie auront disparu, et des villes puissantes sortiront de leur poussière, et de riches moissons doreront les campagnes ; et l'Arabe farouche, devenu doux comme un petit enfant, assis à l'ombre de son figuier et de sa vigne, bénira le prince magnanime qui lui aura procuré ce précieux repos.

« Et vous, Monseigneur, qui, par la force de votre bras et la sagesse de vos conseils, aurez contribué pour une si grande part au bonheur de ce peuple, vous aurez aussi une très grande part à sa reconnaissance et à son amour, et lorsque, dans la suite des siècles, les enfans de Mahomet, deve-

« nus nos frères, demanderont à leurs pères pourquoi ce temple consacré à
 « Ahmar, le lendemain d'une grande bataille, est tout-à-coup devenu un
 « temple chrétien sous le vocable de saint Henri, ils leur diront que c'est un
 « souvenir d'Henri-Engène-Philippe-Louis d'Orléans, duc d'Aumale, prin-
 « ce valeureux et bienfaisant, qui, le lendemain de son entrée triom-
 « phante à Médéah, s'en vint remercier le Dieu des combats dans ce même
 « temple qu'il lui avait très gracieusement octroyé en signe de sa gratitude et
 « de sa religion. Et alors de tous les cœurs et de toutes les bouches, s'échap-
 « peront mille bénédictions et mille louanges.

« Mais pourquoi attendre des siècles futurs ces bénédictions et ces louan-
 « ges ? Soyez béni, Monseigneur ! cent et cent fois béni ! Puisse le Dieu
 « de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis ; le Dieu de Marie-Amélie
 « vous accorder vie et gloire ! que sa main paternelle détourne le fer meur-
 « trier des Arabes ! qu'elle conjure les influences malignes du climat ! qu'il
 « nous donne de réaliser, pour le bonheur de l'Algérie, les hautes destinées
 « que nous annoncent déjà vos actions. »

« Ayant ainsi parlé, le prêtre continua les redoutables mystères ; ses sou-
 « haités étaient nos souhaits, sa prière fut notre prière. Bien des grâces du-
 « rent descendre en ce jour sur cette guerrière et religieuse assemblée, surtout,
 « lorsqu'au milieu du roulement des tambours, du frémissement des trompet-
 « tes, Jésus, le fils du roi des mondes, vint reprendre le trône auguste d'où l'a-
 « vaient banni, depuis quatorze siècles, l'erreur et le fanatisme. Un Roi qui
 « retourne dans son pays, après un long et douloureux exil, pourrait-il rien re-
 « fuser aux fidèles sujets qui se présentent au-devant de lui ?

ATTENTION :—Nous prions nos abonnés de ne payer le montant de leurs
 souscriptions qu'à Messieurs les curés ou à nos agens de Québec, de Ste.
 Anne de la Pocatière et de Trois-Rivières, MM. Martineau, Pilote et Guillet.
 Si des collecteurs se disent envoyés par l'administration du journal ils doivent
 présenter des reçus signés de M. Hudon ou du propriétaire des *Mélanges*.
 Cette mesure est devenue pour nous nécessaire, afin de prévenir les vols
 effrontés dont nous avons été victimes.

L'extrait que nous avons donné dans notre dernier numéro sur un tableau
 de M. Plamondon, et qui par erreur fut signé *Canadien*, appartenait au *Jour-
 nal de Québec*, ainsi qu'il eut l'obligeance de nous en avertir. Nous nous
 empressons de faire droit à sa réclamation, ne désirant voler personne pour le
 compte des autres pas plus que pour le nôtre.

BULLETIN.

*Arrivée de l'Acadia : Agitation en Irlande.—Départ de Mgr. de Montréal
 pour Québec.—Ordination.—Prise de possession de la cure de Montréal.
 —Pensionnat de Mme. Trudeau.—Missionnaires biblistes de Montréal.
 —Les Mystères de Paris.*

L'*Acadia* parti de Liverpool le 19 mai est arrivé à Boston en 12½ jours. Il
 apporte d'Angleterre et d'Irlande des nouvelles très importantes. L'agitation
 en Irlande, pour le rappel de l'union, est à son comble. O'Connell aurait dit,
 qu'il était prêt, si on l'y forçait, à repousser la force par la force, et dispo-
 sait son peuple à tout événement. De son côté Robert Peel aurait attaqué
 avec beaucoup d'énergie O'Connell à la tribune, et déclaré qu'il emploierait,
 s'il le fallait, tous les moyens pour mettre fin à cette agitation *inconstitu-
 tionnelle*. Il n'y avait pas d'autres nouvelles au départ du paquebot.

Mgr. est parti hier soir pour Québec, où il doit assister au sacre de Mgr.
 Dollard. Sa Grandeur était accompagnée de MM. Prince et Paré, chanoi-
 nes. M. Prince devait débarquer à St.-François.

Dimanche dernier, jour de la Pentecôte, Mgr. de Montréal fit dans sa
 cathédrale une ordination générale de huit tonsurés, huit minorés, six sous-
 diacres, un diacre et deux prêtres. Les ordinands furent—pour la prêtrise :
 MM. D. Farrelly du diocèse de Kingston, A. J. Martineau ; pour le diaconat :
 M. P. P. Denis ; pour le sous-diaconat : MM. L. T. Plamondon, J. J. Con-
 nolly, T. Ouellet, F. Jeannotte, J. Théoret, A. Lemay ; pour les Ordres-
 Moindres : MM. P. Crudden et J. Brady du diocèse de Boston, P. F. Dorval,
 C. E. Lemire dit Marsolais, A. Regnier, J. Lanier, D. McGilvray, I. Noiseux ;
 pour la tonsure : MM. J. Farrel, du diocèse de Kingston, F. Maguire du dio-
 cèse de Boston, H. Fontaine dit Bienvenu, E. J. Leblond, L. Labréché, J.
 M. Limoges, M. F. H. Prévost et J. I. Z. Resther.

Après l'ordination Monseigneur se rendit au séminaire, pour mettre en pos-
 session de la cure de Montréal, M. le Supérieur de St.-Sulpice. Mgr. de
 Laval, en 1678 avait érigé la ville de Montréal en paroisse et en avait don-
 né la desserte à Messieurs de St.-Sulpice pour les récompenser des services
 qu'ils avaient rendus à l'église dans cette partie de son vaste diocèse. Mgr.
 de St.-Vallier, en 1694 nomma M. le Supérieur de St.-Sulpice curé à per-
 pétuité de la dite paroisse. Cette double institution avait donc réellement
 pourvu à l'administration curiale et perpétuelle de cette ville. Cependant

le diocèse se trouvant depuis divisé, et Mgr. de Montréal ayant acquis, par
 le fait de l'érection de son siège, une juridiction immédiate sur la cure de Mont-
 réal, et pour obvier d'ailleurs à certaines difficultés et contestations, il devenait
 convenable, sinon nécessaire, que Mgr. sanctionnât de sa propre et nouvelle au-
 torité l'institution donnée par ses prédécesseurs les évêques de Québec, et de
 procéder à une nouvelle prise de possession canonique. C'est ce qu'il fit par son
 mandement en date du 24 mai dernier, et qui fut lu dimanche à l'église paroissi-
 ale et en conseil de MM. les Marguilliers réunis au lieu ordinaire de leurs séances.
 Après la lecture du mandement Monseigneur conduisit par la main M. le Supé-
 rieur à l'entrée de l'église où il lui donna l'eau bénite. Delà il le mena à l'autel
 où ils prièrent ensemble un moment ; puis M. le curé ayant baisé l'autel
 il fut conduit par l'évêque à sa stalle, où il s'assit, delà au lutrin qu'il toucha
 de la main et enfin aux fonts baptismaux pour en prendre aussi possession.
 Ce fut M. le Curé qui chanta la messe à laquelle Mgr. assista de son trône,
 revêtu de ses ornemens pontificaux. Après la messe, acte authentique de
 la prise de possession fut dressé et signé de MM. du clergé, de MM. les
 Marguilliers, et de plusieurs personnes notables présentes à la cérémonie.
 Ainsi M. le Supérieur du séminaire, en sa qualité de Supérieur, devient de
 droit et à perpétuité curé de Montréal. Mais comme, d'après les règles de
 St.-Sulpice, le Supérieur de cette maison peut être remplacé par élection
 tous les cinq ans, le curé peut en conséquence être renouvelé à chaque pé-
 riode quinquennale, et dans tous les cas il demeure soumis à la juridiction
 épiscopale.

Les examens qui viennent d'avoir lieu au pensionnat de Madame Trudeau
 ont abondamment rempli les espérances que nous en avions conçues. Les
 élèves ont parfaitement démontré par leurs réponses satisfaisantes sur tous
 les points les talens et l'habileté de l'Institutrice et la bonne direction impré-
 mée à leurs études. Ces études comprennent le français, l'anglais, l'histoire,
 la géographie, l'arithmétique, la rhétorique, les compositions anglaise et fran-
 çaise, et généralement ce qui est matière d'instruction pour les jeunes per-
 sonnes ; les différens ouvrages d'aiguille, la musique, le dessin, la peinture
 etc. Les élèves se sont montrés par la précision de leurs réponses dignes des
 applaudissemens qui les ont accueillis ; et parmi ces jeunes demoiselles on
 a pu remarquer des talens peu communs qui ne pourront que briller davantage,
 favorisés qu'ils seront des leçons et des conseils de cette précieuse maîtresse.
 Plusieurs petits drames dans lesquels les actrices ont montré un naturel et
 une intelligence parfaite de leurs rôles, ont été joués dans le cours de
 chaque séance. On a pu aussi admirer des peintures à l'huile qui aux yeux
 des connaisseurs annoncent un véritable talent. Nous ne parlons pas des
 ouvrages de dessin et de broderies que nous n'avons pu apprécier par
 nous-mêmes. Mais nous avons pu applaudir à l'exécution de plusieurs
 pièces de chant et de musique qui nous ont paru mériter l'approbation gé-
 nérale qu'elles ont provoquée. Nous nous estimons heureux d'avoir à
 signaler à l'attention des familles cette excellente institution qui offre toutes les
 garanties désirables pour l'éducation des jeunes personnes, et dont les prin-
 cipes religieux qui en font la base sont un titre de plus à l'estime et à la con-
 fiance des parens.

A vous enfin, révérends ministres de l'évangile de Montréal et autres
 lieux ! Vous êtes étonnés, dites-vous, confondus, voire même scandalisés
 de notre réponse, il y a déjà bien longtems, à vos provocations sur l'exactitude
 de vos bibles, de vos interprétations, etc. Vous ne pouvez expliquer que
 de deux manières le refus que nous avons fait de combattre dans votre arène
 à coups de bibles, de syllogismes, de dilemmes, de sorites, etc. « Ou nous
 n'avions rien à répondre à vos attaques, ou nous vous regardions comme si
 fort au dessous de nous que nous ne voulions pas nous abaisser à vous ré-
 pondre. » Que penseriez vous, révérends frères, si nous disions transeal à vos
 deux propositions ? Expliquons nous. Nous n'avons en effet pas de tems
 à perdre pour vous redire pour la millième fois ce qui vous a été dit à vous, à
 vos prédécesseurs, à tous les protestans du monde depuis votre saint père le
 vertueux Martin Luther. Vous connaissez comme nous tout ce que l'Eglise
 catholique, ses docteurs, ses théologiens ont écrit contre vous et vos doc-
 trines. Elles sont pulvérisées en cent livres divers, et vous ne pouvez res-
 susciter une vieillerie quelconque, qu'à côté ne surgisse en même tems le sol-
 dat de l'église qui l'a combattue et réduite à néant. Pour vous combattre et
 vous répondre, s'il en était besoin, nous n'aurions donc à faire qu'un répertoire

où seraient exposées vos protestations réchauffées, vos objections exhumées des friperies de votre réforme, ou des cendres des hérésies qui vous ont précédés, et mettre en regard la table des ouvrages de nos docteurs qui les ont mises en pièces, et tout serait complètement fait. Mais à quoi bon, n'est-ce pas ? Ce n'est pas cela que vous voulez. Vous êtes de bien plus grands docteurs que ceux d'autrefois, et vous voulez relever vous mêmes ce que vos maîtres n'ont pu soutenir ; vous voulez, dans votre ardeur belliqueuse des émotions et des combats qui vous soient personnels. Il n'y a rien de jugé à vos yeux, rien de vrai, rien de faux que vous ne l'ayez décidé de vous mêmes. A quoi sans cela servirait-il d'être protestant ? Un protestant doit protester toujours, partout, à tems et à contretems ; il protesterait plutôt contre Luther et Henri VIII. que de cesser de protester : c'est son métier, nous savons cela. Vous voulez donc protester quand même : c'est là en effet votre symbole. Voyez plutôt : vous appelez au secours de tous les coins d'un pays ou d'une contrée ; arrivent à la file Luthériens, calvinistes, zwingliens, anabaptistes, anglicans, presbytériens, méthodistes, unitaires, quakers, etc. etc. (vous nous direz, s'il vous plaît, ou plutôt si vous le savez, combien de centaines de sectes nous passons sous silence). Tous ces gens là sont supposés avoir des croyances et des doctrines ? Nullement : il s'agit vraiment bien de cela ! à quoi bon des croyances pour protester ? Aux yeux de tous ces protestans il doit se trouver quelque part par le monde une église monstrueuse, épouvantable, idolâtre, diabolique, qui a pour chef l'antechrist ou Satan indifféremment, et qui se nomme église catholique, apostolique et romaine : c'est contre cette monstruosité qu'il faut se liguier, qu'il faut protester haut et ferme. Qu'importe pour cela des croyances et des dogmes ? Guerre aux catholiques, guerre à l'antechrist voilà le symbole, et il est suffisant pour autoriser et rendre possible la coalition protestante. Voilà le protestantisme, voilà ce que vous voulez, n'est-ce pas ? Eh bien, protestez à votre aise, pourquoi nous disputerions nous ? En vérité, il n'y a pas lieu, vous le voyez bien ; et ce ne sont pas des raisons et des lumières que vous cherchez, ce ne sont pas des convictions que vous nous demandez : votre parti est pris et votre tâche toute faite, vous voulez nous dire de proche, avec le plus d'éclat possible que vous protestez. Protestez donc, révérends frères, faites votre métier ; et quand la lumière de la vérité catholique vous éblouira trop puissamment, fermez les yeux, et dites toujours que vous ne voyez rien, que hors de vous il n'y a que ténébres épaisses, que le pape est l'antechrist, les évêques, les docteurs, les Jésuites surtout sont ses suppôts, fermez bien les yeux, et protestez toujours : c'est catégorique.

Mais nous ne voyons pas du tout ce que nous avons à faire là-dedans et ce que vous demandez de nous. Des discussions sur vos paroles ? Mais ce serait à n'en plus finir, comme nous vous l'avons dit cent fois. Vous avez chacun votre parole et votre inspiration. Si c'est cela qu'il faut discuter, mille pardons, messieurs, mais la tâche dépasse de beaucoup notre patience et notre loisir. Si ce ne sont pas vos opinions personnelles qui sont ici en cause, mais la bible elle-même et son interprétation, mille pardons encore, très-révérends évangelistes, mais d'après vos principes la discussion est sacrilège, nous devons nous en tenir à l'inspiration et à l'interprétation individuelle, et l'esprit inspirateur n'a rien à faire de nos discussions. Vous voyez donc que nous avons raison de refuser un combat inutile et de vous dire que nous avons autre chose à faire nous qui ne protestons pas par état. Pour vous c'est différent : il vous faut l'église catholique pour protester quand même, et s'il n'y avait plus d'église catholique il n'y aurait plus de protestans, car toute votre religion est toute entière dans la protestation contre l'Eglise, c'est une négation, rien de plus. Vous nous reprochez après cela de nous croire si grands, si élevés au-dessus de vous que nous regarderions comme une humiliation de descendre jusqu'à vous. Avouez que nous aurions nous catholiques quelque raison de nous croire grands et puissans par comparaison. Mais la religion qui nous élève si fort au-dessus de ses ennemis nous dit en même tems qu'ils sont nos frères ; et toutes les fois qu'ils auront besoin de nous, des lumières et des grâces qui découlent de la vraie foi, de la charité, de l'église catholique, ils nous trouveront prêts à les secourir, à les aimer, à leur tendre le bras pour les recevoir. Mais pour nous amuser à discuter des points mille fois débattus, mille fois prouvés, et sur lesquels le doute pour tous les esprits de bonne foi n'est plus tolérable ni possible, nous le répétons, non, nous n'y consentirions pas, non, nous n'avons pas de tems à perdre. Vous savez aussi bien, sinon mieux que nous, que nous savons utili-

ser ailleurs nos loisirs : les désertions qui s'opèrent dans vos rangs, les conversions qui signalent votre défaite, les plaintes de vos frères protestans sur l'état de détresse où se trouve la réforme, sur les progrès du catholicisme en tout pays, disent assez combien nous avons raison de choisir ailleurs des champs de bataille. Avouez le donc enfin, puisque vous ne pouvez nier nos succès et la puissance merveilleuse de notre église. C'est ce que nous voulions vous dire aujourd'hui en attendant mieux.

Nous nous associons de tout notre cœur à la réprobation généreuse qui vient de manifester plusieurs organes de la presse de ce pays à l'occasion des *Mystères de Paris*. Cet interminable roman est une des plus dangereuses et des plus immorales productions des romanciers modernes. George Sand, cette femme hideuse dont le cynisme effronté révolterait des matelots, a peut-être surpassé en immoralité l'auteur que nous combattons ; mais ses tableaux et ses doctrines ont du moins l'antidote de leur crudité pour en éloigner les âmes honnêtes. Au lieu que l'immoralité perfidement dissimulée des *Mystères de Paris*, trompe et séduit d'abord les esprits inattentifs par l'apparence d'une fausse sagesse, d'un philanthropisme bâtarde et d'une vertu menteuse. Non seulement ils ont le caractère de tous les mauvais romans, ils présentent des caractères imaginaires, des situations et des héros outrés et impossibles ; ce qui est d'un effet des plus funestes sur les jeunes imaginations et sur les jeunes cœurs toujours prêts à se passionner pour tout ce qui offre une apparence d'héroïsme. Mais de plus il n'y a aucune vérité sociale, aucun principe de morale qui n'y soient attaqués. L'auteur y prêche avec une adresse diabolique et une hypocrisie sans pareille le divorce, la réhabilitation de la prostitution, du concubinage, du bague, de tous les vices. Il y fait le procès à la peine de mort, à l'échafaud, à la prison, à toutes les punitions légales, presque à toutes les lois divines et humaines, à la société toute entière. C'est là qu'on voit des courtisanes changées en anges de pureté et de vertu, des voleurs les plus honnêtes gens du monde, des hommes au caractère sacré suborneurs et scélérats : c'est la société et la vérité prises au rebours. Il faut à Eugène Sue des mystères, et quoi de plus mystérieux que ce qui n'a pas d'existence ? C'est le goût de cet écrivain de fouiller dans la boue pour y trouver des parfums, d'habiter les bagnes et les mauvais lieux pour y trouver des drames et des émotions : c'est dans la fange des ruisseaux ou sur le banc de ces cabarets hantés par les forçats et quelque chose de pis qu'il est à son aise. Alors il parle l'argot comme un galérien ; il rit comme doit rire un assassin ivre d'eau de vie ; il fait de la morale comme on l'aime quand on craint le bourreau ; il fait des lois les plus philanthropiques possibles, et par le moyen d'une machine politique de son invention, d'une théorie sociale des plus simples du monde il devient impossible de découvrir un criminel à cent mille lieues à la ronde ; c'est la vieille morale des tems passés ; ce sont les sociétés qui font les criminels. Ces sophismes ne sont pas nouveaux, comme on sait ; ils ont seulement changé d'habit, car au fond ce sont les sophismes de Voltaire et de son école, ce sont ceux des méchans philosophes de tous les siècles : ils sont aussi vieux que le monde, c'est toujours la même lutte du mauvais principe contre le bien et la vertu, du diable contre Dieu. Satan ici s'est fait feuilletoniste, car il faut marcher avec son siècle et en prendre la mode ; mais c'est toujours bien Satan. Si nous nous étendons sur ce roman en particulier, c'est parce qu'il est plus dangereux que tous les autres et qu'il est entré dans un grand nombre de maisons de ce pays. C'est le premier que l'éditeur du *Courrier des Etats-Unis* ait publié dans la *Semaine Littéraire*. Nous pensions que M. Gaillardet aurait assez de pudeur pour ne pas spéculer sur le scandale d'une œuvre de ce genre ; qu'il saurait sacrifier au respect de la morale publique une spéculation honnête dans son principe et dans ses résultats. Car cette préférence donnée à cette publication vient tout simplement de la triste célébrité qu'elle s'est acquise dans les estaminets et chez les habitués des mauvais lieux ; car, pour être écrite avec un style souvent magique et un talent infernal, elle n'en est que plus pernicieuse ; on y trouve justement l'intérêt et les émotions des cours d'assises et de l'échafaud, on y vit en compagnie des galériens et on en apprend le jargon : E. Sue est intéressant comme le bourreau qui amène aussi à lui un certain public quand il fait une exécution ; et le bourreau fait de la morale, bien plus morale que le romancier, et il y a plus de profit à le voir l'exercer que le philosophe. C'est donc ici une spéculation sur le vice, c'est une insulte à la morale et à la société. Ainsi par le fait de la reproduction de cette œuvre infâme en Amérique elle parcourt notre pays sous le voile

d'un journal. Que les parens y prennent donc garde. Que les mères ne laissent pas entre les mains de leurs enfans ces pages souillées et qui exhalent un parfum nauséabond, si elles tiennent à l'innocence de leurs filles, à la vertu de leurs enfans. Vous repousseriez loin de vos familles des livres trop légers, qui pourraient laisser dans l'âme de vos enfans des pensées moins chastes, une foi moins vive, des vertus moins parfaites ; voici qu'on vous présente de toutes parts, non pas des livres, on connaît votre défiance, mais des romans en feuilletons, accolés à des réflexions plus ou moins morales, à des tirades philanthropiques et industrielles : c'est le passeport de ces poisons, et vous ne vous en défiez pas ? Dans votre maison, sous vos yeux, entourés de vos bienfaits, vos enfans vont puiser dans ces productions périodiques le dégoût de leur état, de leur bonheur modeste et tranquille ; ils vont rêver des situations et des caractères exaltés et chimériques, des intrigues coupables, des aventures romanesques ; ils vont se passionner pour tout ce qui est en dehors de leur prosaïque existence ; heureux s'ils ne se passionnent pas pour les paradoxes, les fausses maximes, l'affreuse, morale que renferment ces écrits, s'ils ne méprisent pas votre sagesse à vous et ne foulent pas aux pieds vos vertueux enseignemens ! Voilà le danger qui est à côté de vous et que vous ne voulez pas voir. Les romans d'autrefois, à de très rares exceptions près, étaient tout simplement insipides et ridicules : quand ils faisaient de la morale elle était si évidemment pitoyable et d'un style si dégoûtant qu'on s'en préservait sans effort. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi : ces feuilletonistes audacieux revêtent leurs poisons d'une enveloppe admirable de candeur et d'innocence ; ils parlent de sainteté, de religion, d'angélique vertu ; ils ne craignent pas de nommer Dieu et le ciel et les plus saintes choses dans leurs écrits, cadre d'or dans lequel ils renferment leurs hideux tableaux. Aussi trouverez vous des âmes honnêtes et abusées qui les défendront, qui vous parleront de la sévérité de leur morale, voire même de leur religiosité. Nous doutons que ces moralistes et ces prédicateurs là aient conduits beaucoup de leurs-lecteurs à la messe, au confessionnal, au sermon, et qu'ils aient inspiré les vertus que vous connaissez et qui conduisent au ciel. Nous doutons que la jeune fille qui lit M. Sue, Balzac, Dumas, Soulié, Guino, Aycard, et tous les chastes et pudiques écrivains de cette école, ait ensuite mieux prié Marie et son bon ange, ait mieux gardé son cœur, chéri la vertu, ait plus aimé sa mère, la maison natale, les devoirs de chaque jour. Nous avons, hélas ! de trop grandes preuves que l'amour de toutes ces bonnes et saintes choses s'en est allé de son cœur quand celui de ces lectures y est entré. Et qu'on ne regarde pas ce que nous avons dit sur les romans comme des déclamations exagérées : il n'y a qu'un défaut à nos paroles, c'est qu'elles n'ont pas assez de force et de puissance pour stigmatiser comme il le mérite ce fléau de notre époque : nous n'avons pas dit la centième partie des maux et des malheurs que produit chaque jour la mauvaise presse ; nous n'avons pas de mots pour en signaler les dangers, pour dire l'exécration dont doivent la poursuivre les âmes honnêtes et les chefs de familles qui ne regardent pas comme de vains mots ceux de religion, d'honneur, de vertu, de morale et de société.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

—Mgr. l'évêque de Québec est arrivé le 1 juin au matin de Nicolet dans le bateau-à-vapeur le *Montréal*.

Il nous répugnait d'ajouter foi aux bruits qui couraient au sujet de la manière honteuse dont certains *gentlemen*, à bord du bateau à vapeur *Lady Colborne*, se seraient comportés envers Sa Grandeur et les respectables ecclésiastiques dont elle était accompagnée, en montant de Québec aux Trois-Rivières ; nous ne pouvions croire qu'il y eût sur le Saint Laurent un seul capitaine qui pût souffrir qu'on se comportât de cette manière à son bord, non seulement envers le chef de l'église catholique du Canada, non seulement envers des prêtres catholiques, mais envers l'individu le plus obscur. Cependant, nous sommes fâchés de le dire, il n'est que trop vrai que ces bruits étaient exagérés, ils n'étaient pas sans fondement. Nous nous abstenons d'entrer dans les détails que nous tenons de bonne part : nous savons que ce serait faire de la peine au bon prêtre que d'entretenir le public de la mauvaise nuit qu'on lui a fait passer, de manière à fomenter l'irritation que cet incident a créé dans les esprits ; mais nous devons apprendre à M. Tate, s'il ne le sait pas, que toute insulte faite au vénérable chef de l'église catholique du Canada, ne peut qu'être ressentie par tous les membres de cette église, de quelque origine qu'ils soient.

Canadien.

—MM. Payment et Oiscamps, prêtres du diocèse de Québec, sont partis mardi dernier, des Trois-Rivières, pour se rendre au poste de Kinouché situé sur le St. Maurice à environ 175 lieues dans l'intérieur des terres. Ils

doivent y rencontrer les sauvages *Télé-de-boule*, au milieu desquels ils demeureront pendant quelques semaines pour les faire participer aux bienfaits de la religion.

Idem.

Des lettres de MM. Langlois et Bolduc, arrivées hier en cette ville, nous apprennent que ces deux missionnaires, partis le 18 août des îles Sandwich sur le vaisseau le *Cowlitz*, appartenant à l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, s'étaient rendus heureusement à l'embouchure de la rivière Colombie, le 11 septembre suivant, après avoir franchi sans accident le banc de sable qui rend si souvent l'entrée de cette rivière dangereuse aux navigateurs. Leurs lettres écrites à bord du vaisseau ont été transmises ici par un navire qui, au moment où il sont entrés dans la rivière, se préparait à mettre à la voile pour se rendre en Angleterre et de là à Boston. Ils avaient appris par les passagers de ce navire que M. Blanchet était alors en mission au fort Nesqually, et que M. Demers était à un poste très reculé, dans le nord du territoire de la Colombie, d'où il ne reviendrait probablement pas avant le retour du printemps.

—Nous sommes informés que les Frères de la Doctrine Chrétienne destinés à former un établissement à Québec se sont embarqués, en compagnie avec quelques jésuites qui se rendent en Amérique, au commencement de ce mois.

Idem.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—Sir Charles Bagot, en mourant, avait manifesté le désir que son corps fut déposé dans le cimetière de sa famille à côté de celui de sa mère. Ce vœu filial, exprimé en pareille circonstance par un homme à son âge, prouve qu'il était aussi bon fils que bon époux et bon père, et qu'il brillait par les qualités du cœur qui peuvent rendre heureux un cercle domestique, autant que par celles qui ont fait bénir son nom par tout un peuple à l'amour duquel il a été trop tôt arraché.

Avant le départ de Kingston de lady Mary Bagot, de sa famille et de sa suite, avec le précieux dépôt qu'elle ramène tristement sur la terre natale, le conseil municipal de Kingston fit présenter à Sa Seigneurie, par l'intermédiaire de M. le capitaine Bagot, une adresse de condoléance empreinte d'une tristesse sans affectation, et exprimant une sympathie et des vœux qui sont partagés par tout le peuple canadien. Nous traduisons cette adresse et la réponse.

« Le maire, les échevins et la bourgeoisie de la ville de Kingston, assemblés en conseil municipal, vous prient, Monsieur, de faire part à lady Mary Bagot et à sa famille de l'expression de leur sincère et respectueuse sympathie dans la grande affliction qu'il a plu au Tout-Puissant de leur envoyer, dans la mort du ci-devant gouverneur général de cette province.

« Durant la longue période de souffrances endurées avec tant de résignation et de courage par l'illustre défunt, le conseil municipal, de même que tous les habitants de Kingston, a suivi les progrès de sa maladie avec une inquiète sollicitude, se flattant de l'espoir qu'il lui serait donné de retourner avec une santé renouvelée dans son pays natal. Mais il en a été ordonné autrement, et sa mémoire est aujourd'hui consacrée par le souvenir qu'il a rendu son âme à Dieu au milieu du peuple qu'il avait été appelé à gouverner, au bonheur duquel il avait travaillé vivant, et au service duquel il est mort.

« Partageant la douleur universelle produite par cette calamité, le conseil municipal désire assurer Sa Seigneurie qu'il éprouve la sympathie la plus profonde pour elle et pour tous les membres de la famille de Sir Charles Bagot, qui se sont fait chérir des habitans par leur courtoisie, leur affabilité et leurs bontés constantes, et que tous font les vœux les plus ardents pour qu'elle et eux puissent retourner ainsi et saufs en Angleterre.

« Au nom du conseil municipal,

(Signé) J. COUNTER, maire.

« A. M. le capitaine Bagot, secrétaire intime de }
 feu Son Excellence le très-honorable Sir Charles }
 Bagot, etc., etc., à Alwington-House.

« Alwington-House, 21 mai 1843.

« J'ai l'honneur d'accuser réception d'une adresse de condoléance à lady Mary Bagot et à sa famille de votre part, Monsieur, de celle des échevins, etc., assemblés en conseil municipal, à l'occasion de la calamité douloureuse dont elles ont été affligées.

« Lady Mary Bagot me prie de vous faire connaître à vous-même, ainsi qu'aux autres souscripteurs de cette adresse, combien elle apprécie les motifs bienveillants qui ont dicté cet acte si agréable pour elle, et de vous assurer qu'elle partage tout à fait le sentiment qui a été si souvent exprimé par sir Charles Bagot, pendant sa longue et harassante maladie, au sujet de la sympathie qui a été si universellement manifestée par les habitans de Kingston ; et ce sera toujours une satisfaction pour elle et sa famille de savoir qu'il a été manifesté un tel sentiment de bienveillance à leur départ pour l'Angleterre, et que la mémoire de sir Charles Bagot sera tenue en un si honoré souvenir parmi le peuple qu'il avait été appelé à gouverner.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur,
 Votre obéissant et humble serviteur,
 H. Bagot. »

Le départ de Kingston a eu lieu, comme nous l'avons dit, jeudi dernier. A 7 heures du matin, lady Bagot et sa famille se sont embarquées sur le vapeur de guerre de S. M. le *Traveller*, commandant Harper, qui devait les transporter à Oswego, remorqué une berge américaine à bord de laquelle étaient

placés les restes mortels du bien aimé sir Charles Bagot, et qui les transporta par le canal Erié jusqu'à Albany et delà par l'Hudson jusqu'à New-York, où ils doivent être embarqués sur la frégate *Warspile*, commandant lord John Hay, pour l'Angleterre.

Les membres du conseil exécutif et quelques amis de la famille s'étaient rendus de bonne heure sur le quai pour assister au départ et faire leurs derniers adieux. Des personnes de la suite du défunt gouverneur-général, le capitaine Talbot, l'honorable T. C. Cholmondeley, le capitaine Jones et le capitaine Bagot accompagnèrent Sa Seigneurie; M. Cholmondeley et Bagot se rendant avec elle en Angleterre, les autres jusqu'à New-York.

La réception faite au convoi funèbre à Oswego fut le plus grand honneur à nos voisins et prouve en même temps que la politique sage et libérale de sir Charles Bagot a produit une réaction étonnante jusque chez eux. Le corps du premier magistrat de la république n'aurait pas été reçu avec plus de marques de respect.

Aussitôt que le *Traveller* eut touché le quai, le pavillon national américain fut baissé à mi-mât, en signe de deuil, par tous les bâtimens dans le port d'Oswego; toutes les cloches de la ville sonnèrent comme pour des funérailles publiques, et le canon du fort tira de minute en minute, aussi longtemps que le bateau portant le corps resta en vue dans le canal. Toute la population de la ville et des environs était assemblée sur son passage dans un respectueux silence. On n'y comptait pas moins de 4,000 personnes. Toutes les affaires suspendues, tous les magasins et les boutiques fermés. Quand on se rappellera les sentimens d'hostilité qui animaient toute cette population contre le gouvernement anglais il n'y a que quatre ans, on sentira tout le prix des services que sir Charles Bagot, pendant sa trop courte administration, a rendus à l'Angleterre.

Le commandant militaire et les autorités civiles d'Oswego firent une visite de condoléance à lady Bagot à l'hôtel où elle était descendue. Ils furent reçus par le capitaine Jones. Tous les officiers militaires de l'endroit laissèrent des cartes à l'hôtel pour les personnes de la suite de feu Son Excellence. *Canadien.*

Extrait d'une lettre de la frontière en date du 27 Mai.—Monsieur. Hier soir, est arrivé chez moi un de vos pauvres exilés à la terre d'Australie, forcé de s'arrêter au seuil de la patrie, nous lui avons offert avec joie le peu qui nous fait vivre et le repos après de si rudes tempêtes.

C'est Louis Bourdon, de St. Césaire, où se trouve son épouse avec leurs deux enfans, il vient de les informer de son arrivée ici, et veut bien me permettre de vous donner cette connaissance, se réservant de donner sur chacun des exilés les renseignements qu'on lui demandera; il me prie de vous le faire parvenir. Un baleinier français faisant la pêche sur les côtes de la Nouvelle Hollande, offrit au jeune homme le moyen de rompre son ban. Dans ce moment monseigneur Polding était attendu, et son arrivée était regardée comme déjà pas les déportés comme le terme de leurs souffrances. C'est ce qui fit que L. B. se livra seul à la générosité de l'officier français. Deux de ses compagnons d'infortune refusèrent ce moyen; "nous allons être graciés, dirent-ils, et nous serons avant vous au Canada!"

Le 10 septembre dernier, L. B. se jeta à bord du navire, qui devait faire voile de suite; il ne partit que le 13, et ces trois jours furent une dure prison pour notre jeune homme qui eut à souffrir pour se dérober aux recherches de la police. Le navire pris sa route par l'océan pacifique, doubla, en janvier, le Cap Horn, par le 62^{me} degré de latitude méridionale, à travers les glaces où ils coururent de grands dangers; longea les côtes d'Amérique jusqu'à Rio de Janeiro, où il aborda le 7 mars. Le baleinier fit voile pour la France après 19 jours, et au bout d'un mois, L. B. prit le navire américain, *Rusian*, cap. Simpson, à qui il fut recommandé par l'officier français du baleinier. Débarqué à New-York le 30 mai, il prit de suite le chemin de la patrie, et s'arrêta....

Ce bonheur de recevoir un enfant de l'exil, vous appartiendrait sans doute, si le moment que vous appelez tous, était arrivé. En attendant donc qu'il arrive, sentinelle avancé, nous montrons de tout près à ses enfans proscrits, pour les consoler, la patrie qui les voudrait; c'est de la joie sans doute encore, mais elle est mêlée d'amertume, c'est celle que les malheureux éprouvent dans leur consolation. S'ils ne peuvent encore se rendre au sein de leur famille, au milieu de leurs amis, nous adoucirons, par la pensée de leur souvenir, le souvenir des maux endurés, et nous jetterons sur leur avenir cette espérance que nourrit tout le Canada, le rappel prochain de ses enfans. Deux Canadiens étaient morts sur la terre d'exil: Gabriel Chevreuil et Louis Dumouchel, de Chateaugay.

Nous avons trouvé un moment pour parler du Rév. M. Petit-Jean, dont les lettres produites dans les journaux du Canada, m'avaient fortement rappelé le souvenir du jeune âge. Aujourd'hui ce souvenir devient puissant: il y a 20 ans, nous avions les mêmes maîtres, la même maison, la même patrie, qui eut dit alors qu'un jour, bien loin, au delà des mers lui d'un côté du monde, moi de l'autre, nous aurions tour à tour à instruire et consoler le même peuple catholique, venu des bords du fleuve qu'on nous disait déjà le plus beau de l'univers?... Hélas qu'elles sont diverses les voies de l'homme!! Qu'ils sont différents les motifs qui font passer l'océan! Et déjà que de larmes mêlées aux larmes qui vous emportent loin de ce qu'on a aimé. Pour nous, la patrie c'est la terre, nos frères sont tous les hommes, et avant les hommes, ceux d'entre eux qui ont une douleur sur le cœur. Je voudrais être plus long, Monsieur, mais je vous devais autre chose que cette lettre que la circonstance fait dévancer. Je vous dois pour moi-même de la recon-

naissance pour l'amitié que votre lettre dernière nous assure de votre part et de la famille, que je prie ainsi que vous-même, de me croire avec affection et dévouement.

Votre très humble et très

Obéissant Serviteur, . . .

P. S. Ce Capitaine Français dans son voyage, sauva au milieu de l'océan, tous les passagers d'un bâtiment anglais, en feu, *India*, 18 périrent 216 furent sauvés. *Minerve.*

—Les deux steamboats, le *Sydenham* et le *Queen* qui étaient engloutis dans le lac St. Pierre ont été relevés et remorqués à Québec pour y être radoubés. On pense qu'ils seront prêts dans quelques jours à recommencer leurs voyages ordinaires. Les craintes qu'on entretenait que d'autres passagers auraient péri dans les *cabins* du *Queen*, lorsqu'il a si subitement sombré, se trouvent heureusement mal fondées. Aucuns corps n'y ont été trouvés. Le nombre des victimes est de deux, c'est déjà trop. Il est à espérer que semblables accidents ne se renouveleront pas sur notre fleuve. Plusieurs personnes qui ont éprouvé des pertes considérables, demandent qu'une enquête soit faite sur cette malheureuse affaire. Ce serait le seul moyen d'établir la vérité des faits, car il a circulé tant de différens rapports sur les causes de cet accident, qu'il est difficile de dire à qui on doit donner le tort. Tout ce que l'on peut assurer, c'est qu'il y a eu de la négligence, car un passager du *Queen*, dans une lettre publiée dans la Gazette de ce matin, dit que le temps n'était pas assez sombre pour l'empêcher de distinguer le mouvement des passagers du *Sydenham* à une distance de 200 ou 250 verges, avant la rencontre des deux steamboats. *Idem.*

Le nombre total de vaisseaux arrivés d'Europe à Québec depuis l'ouverture de la navigation jusqu'au 28 du courant, était de 412. A la même date l'année dernière le nombre n'était que de 31, ce qui fait une différence en faveur de cette année de 381.

Le nombre de passagers de chambre, le 27 du courant, était de 253, et celui des passagers d'entrepont de 5,332; total 6,085. L'année dernière, à la même époque, le nombre de passagers de chambre était de 248, et celui des passagers d'entrepont de 4,729; total 4,977. Différence en faveur de cette année, 1108. *Canadien.*

—Tout le monde parle des mystères de Paris, qui nous empêcheraient d'en parler nous aussi. La presse est presque unanime à blâmer l'immoralité de ce livre; il n'y a pas jusqu'au *Constitutionnel*, de Paris, qui ne se soit ligué avec ses anciens adversaires pour lui faire la guerre. Ce livre a commencé à pénétrer ici, de sorte qu'il est du devoir de tout ami des mœurs de le blâmer et d'en défendre la lecture; si l'on veut des mystères, cherchons les parmi ceux de notre religion, parmi ceux de la philanthropie. Recherchons par quelle mystérieuse charité notre ville de Québec composée de 30 000 âmes a pu avec ses faibles moyens en nourrir 10,000 durant tout un hiver. Voici des mystères consolants au moins! En voulez-vous de tristes? Demandez nous comment est-ce qu'un bon nombre de Canadiens vrais amis du pays d'ailleurs, ont la singulière manie de mettre leurs enseignes en Anglais?! *Artisan.*

CHINE.

—Le trois mâts *Ann Mac Kaie*, qui a fait la traversée de Macao à New-York en 95 jours, nous a apporté des nouvelles de Chine du 11 février, c'est-à-dire de 19 jours plus fraîches que les dernières reçues par l'Angleterre. Tout était tranquille en Chine. Sir Henri Pottinger n'avait pas réussi à négocier un traité de commerce avec le Céleste Empire, et était revenu à Hong Kong fort désappointé. Une nombreuse députation des habitans de Canton s'était rendue auprès du commissaire impérial Elepoo, pour lui demander l'expulsion complète des Anglais de Canton. Le commissaire impérial avait très bien reçu cette députation, composée des personnages les plus considérables. Ce fait démontre l'impopularité croissante des Anglais en Chine.

Le sloop de guerre français, la *Favrite*, capitaine Page, est revenu de Wampon à Canton. Les autorités de cette dernière ville ont exprimé les dispositions les plus empressées de donner satisfaction à la France pour l'attaque dont le capitaine Cécille et ses officiers ont été l'objet sur le Lappa. Quatre hommes ont été arrêtés, comme complices de cet outrage: s'ils sont reconnus coupables, ils encourront leur châtiment sur le lieu même où a été commise l'offense. Les pirates infestaient de plus en plus les côtes de Chine, et sir H. Pottinger a offert aux autorités chinoises de faire construire de petits bâtimens sur le modèle chinois pour mieux tromper les forbans, et les poursuivre jusque dans leurs repaires. *Courrier des Etats-Unis.*

OTAÏTI.

—Nous trouvons, dans les journaux anglais des dernières dates, une douloureuse nouvelle qui n'était pas connue encore à Paris le 2 mai. Le schooner *Sarah Ann*, parti d'Otaïti le 23 octobre, rapporte que le gouverneur français des îles Marquises et quatorze de ses officiers ont été victimes d'un horrible guet-à-pens. Ils étaient allés rendre visite au roi du pays, Nicahevar, et avaient été reçus avec la cordialité la plus empressée. Aussi, en rentrant le soir à leur quartier, ils ne crurent devoir prendre aucune précaution. Mais, sur la route, ils furent attaqués par une bande d'Indiens, et furent tous massacrés. Ce malheureux événement prouve les mauvaises dispositions des naturels du pays contre la domination française, dit le journal que nous traduisons. Mais à quoi leur serviront ces sanglantes vengeances? Le gouvernement français ne manquera pas d'envoyer immédiatement une force suffisante pour dompter toute résistance." *Idem.*

—Voici les détails que donne le *Journal du Havre* sur la nouvelle possession d'Otaïti par la France, cette île, la plus considérable des îles de la Société, est située à environ 250 lieues dans le sud-ouest des Marquises, dont elle est séparée par le long et dangereux archipel des Îles-Basses ou Atolls de poumotou. Cette belle île, que Bougainville nomma la Nouvelle-Cythère, et dont lord Byron a célébré, dans ses vers, le doux climat et les mœurs sâciles ne se recommande pas aux navigateurs seulement par les plaisirs dont elle leur offre l'heureux assemblage : elle est encore une des plus riches en bons ports de cette partie du monde. On n'y compte pas moins de six excellents mouillages. L'archipel dont elle fait partie se compose de deux groupes formés de plusieurs îles, dont les principales au nombre de dix, sont toutes fertiles et munies de rades abritées et de ports naturels.

LE DOCTEUR PEPERKOEK.

AVENTURES D'UN MÉDECIN VERT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

II.—*Les charlatans de foire.*

Le docteur Peperkoek n'avait pas lu Don Quichotte. S'il eût connu la piquante histoire du célèbre chevalier de la Manche, il eût évité sans doute le train naïf dans lequel il se mit en chemin. Grand et maigre et monté sur un cheval blanc, il était suivi de son écuyer, commodément assis sur le pharmacien. Il est vrai qu'il portait des remèdes, dans deux paniers placés devant la selle de l'âne en guise d'arçons, et qu'il ne ressemblait à Sancho-Pança, qu'en ce point qu'il aimait comme lui les proverbes. Mais il les estropiait.

—Chicot, dit le docteur en avançant sur la route de Lille, j'ai grand espoir de notre voyage. Je l'obtiendrai enfin ce titre qu'on me dispute. Un parchemin du roi de France vaut bien un parchemin de Leyde. Notre retour doit être un triomphe. À côté de cela, il faut que je recueille, par de bonnes guérisons çà et là, quelques honneurs qui marquent notre passage et l'emploi des remèdes que j'emporte. Malheureusement ce voyage ne peut durer moins de quinze jours, et je vais manquer aux malades du Courtrais et du Tournaisis.—Maître, répondit Chicot, on ne peut pas tout faire et se trouver partout à la fois. Vous n'êtes pas Michel Morin. Quant on court à la fois deux lièvres, on n'a pas la chance d'en prendre trois.

—Prenons-en un, Chicot, et que ce soit le bon.

La conversation tomba sur ce vœu ; et pour la dinée, le docteur et son garçon entrèrent dans Lille, où c'était grand marché. Un incident très-ordinaire les arrêta sur la Place d'Armes ; nous le passerions sous silence, s'il ne se liait à la suite du récit. Il y avait sur cette place deux opérateurs qui arrachaient les dents et qui vendaient de l'orviétan, des pillules et du baume. Dans le plus jeune, qui était un garçon de bonne mine et très-éveillé, le docteur reconnut le colporteur à qui il avait donné le secret de son remède pour la plus triste des maladies de la peau. Il n'en fut pas remarqué alors. Tout en débitant des phrases extraordinaires pour faire valoir ses drogues, Petit-Jean (c'était le nom du jeune opérateur) paraissait préoccupé de l'autre charlatan, qui s'était établi à cent pas de lui et qu'il ne perdait pas de vue. Cet autre était vieux ; il était costumé à l'orientale, parlait sans emphase, était grave et impassible et ne pouvait suffire à la vente de ses fioles et de ses bouteilles, tandis que personne n'achetait à lui pauvre Petit-Jean.

Tout à coup, Petit-Jean paraît frappé d'une idée ; il quitte brusquement son tréteau, court au vieux, se jette à ses genoux et s'écrie :

—Ah ! mon père ! je vous retrouve enfin !

—Qu'est-ce que cela ? dit le charlatan oriental intrigué ?

—Bonnes gens, reprend Petit-Jean avec vivacité, aidez-moi à fléchir un père, dont j'ai mérité le ressentiment par mes étourderies. C'est mon père qui, malgré mon repentir, me repousse depuis six ans.

Voilà, dit le vieux, un effronté coquin ! Je ne te connais pas.

—Toujours le même langage ! sanglotta Petit-Jean. Mon père, laissez-vous fléchir !

—Retire-toi, vil imposteur.

—Messieurs, c'est mon père, qui a été pour moi plein de bonté. Mon baume est le sien, mes pillules sont les siennes ; il ne m'a caché aucun de ses secrets ; je me plais à lui rendre ce témoignage public. Il ne m'a repoussé que pour un onguent merveilleux, qui m'a été communiqué par le plus grand docteur du monde, et dont j'ai eu l'indignité, je l'avoue à ma honte, de lui refuser la recette.

—Voyez un peu l'effronté ! dit le vieux en trépignant.

—Mais maintenant, tout ce que je sais est à vous, mon père, vous n'ignorez pas que je me repens : ouvrez-moi vos bras...

—Le charlatan oriental voulut protester encore avec indignation. Mais la foule était gagnée ; les femmes crièrent ; on se mit à huer le vieux père impitoyable ; qui dut quitter la place ; et le jeune empyrique triomphant vendit toutes ses drogues.

Une heure après, il entra, dans la rue des Bouchers, à l'auberge de Jeanne-d'Arc, où il trouva le docteur Peperkoek à table avec Chicot. Il lui fit de bon cœur un grand salut. Le docteur rendit cette politesse avec sa bonhomie ordinaire.

Je vous félicite, lui dit-il, d'avoir retrouvé votre père.

—Ce n'est pas plus mon père que je ne suis le vôtre, répondit Petit-Jean. Mais il m'enlevait tous les acheteurs ; et j'ai mis en avant un stratagème. Nous allons à Douai demain, alors ce sera un autre manège car j'en change à chaque étape.

—Voilà un gaillard qui fera son chemin, dit le docteur Peperkoek. Il ne prévoyait pas alors qu'il allait se trouver bientôt l'associé de ce gaillard-là.

De Douai il alla pour la troisième couchée, à Arras. En partant de cette ville pour Amiens, il voulut faire de plus longues étapes ; et s'étant arrêté longuement au dîner pour reposer son cheval et son âne, il se trouva attardé et surpris par la nuit, le 29 avril, une bonne heure avant Douens. Comme il entra dans un petit bois, toujours fidèlement suivi de Chicot, trois hommes armés d'espingoles, le visage couvert d'un crêpe noir, lui barrèrent le chemin, en l'invitant à descendre.

Le docteur n'était pas armé ; il mit pied à terre ; Chicot tremblant l'imita. C'étaient des voleurs, rencontre à laquelle on n'avait pas songé. L'un des bandits prit le cheval par la bride ; le second fouilla le docteur et le déponilla ; le troisième s'empara de la petite bourse de Chicot, qui n'avait plus de voix que pour supplier qu'on ne lui fit rien puisqu'il ne résistait pas. Comme il avait, dans sa peur, lâché la bride de sa monture, l'âne se retourna et se mit à fuir en rebroussant chemin, emportant les paniers aux remèdes.

Soulagé dans sa course, l'animal pharmacien n'eut pas fait deux cents pas, qu'il se mit à braire de toute sa puissance. Deux cents pas plus loin, une voix semblable à la sienne répondit vigoureusement. Cette circonstance, qui expliquait la direction prise par l'âne intelligent, troubla les voleurs, qu'elle avertissait de l'arrivée d'un renfort. Ayant donc dépoillé le docteur et son garçon, les trois bandits se contentèrent du cheval, qu'ils emmenèrent, après avoir fait mettre les deux voyageurs ventre à terre en les menaçant de faire feu sur eux s'ils levaient le nez.

Il y avait plus de dix minutes que les bandits avaient gagné le large ; et malgré les pas qu'on entendait et les paroles de deux voyageurs qui paraissaient d'humeur joyeuse, ni le docteur, ni Chicot n'osaient remuer, quand le pharmacien s'arrêta devant son cavalier couché en travers de la route.

—Voilà nos hommes ! dit une voix ; c'était celle de Petit-Jean. Je me doutais bien, reprit-il, que nous avions là l'âne du docteur Peperkoek.

Le médecin vert, reconnaissant son protégé, se souleva un peu :—C'est vous, Petit-Jean, dit-il, vous arrivez heureusement ; nous venons d'être volés.—Je m'en aperçois dit l'autre, ils vous ont même pris votre cheval. Mais l'âne aux remèdes leur a échappé ; ce n'est pas le plus mauvais. S'ils vous ont enlevé votre bourse, j'ai encore quelques bonnes livres tournois ; et dans votre désastre, je me réjouis au moins de pouvoir à mon tour vous rendre service. Levez-vous, docteur ; ne craignez plus rien ; je suis armé et j'ai avec moi un compagnon solide.

Il désignait un garçon de bonne taille, qu'il avait engagé pour faire la parade avec lui dans les foires.

—Et un compagnon qui en vaut six, s'écria celui-ci, en se mettant à parler sur quatre tons de voix différents, de manière à faire croire dans l'obscurité qu'à lui seul il composait une bande.—C'est un bouffon, reprit Petit-Jean ; vous en serez un peu divertis de vos peines. De plus, je vous présente l'âne que j'ai acheté à Douai ; il sera bonne compagnie au vôtre. Allons, en route ! Nous pouvons, tous quatre, faire à l'aise la lieue qui nous reste, cheminant à pied en manière de promenade. Les facétieux propos en accourcissent la durée.

Chicot reprit avec plaisir la bride de son âne ; Balourdet, le nouveau serviteur de Petit-Jean, conduisait l'autre ; l'opérateur s'empara du bras du docteur, qui tremblait encore ; et on se remit en marche.

Le silence, pendant quelques minutes, ne fut rompu que par Petit-Jean, qui annonça à Peperkoek que, pénétrant désormais dans le cœur de la France, il changeait son nom pour se donner un air étranger ; il le traduisait dans ce but en flamand.

—Ainsi, dit-il, je me nomme désormais Cort-Ian.

—C'est bon, dit le docteur, et il tomba de rechef dans le silence. Un moment après, il pousse un soupir.

—Je suis triste, Cort-Ian, de vous être à charge, dit-il. Ces malotrus ne m'ont pas laissé un escalin.—J'ai pour vous et pour moi, docteur, si vous n'allez pas loin.

—Je vais à Saint-Germain.—A la cour ! Oh ! je sais que vous avez traité Sa Majesté.

—Non pas Sa Majesté, Cort-Ian, mais le duc d'Aumont et ses médecins ; et je vais où je vous dis chercher mon titre de docteur sur parchemin, signé du roi de France.

—Jusque-là, le pays est bon ; l'argent qui nous manquera, nous le gagnons, s'écria Cort-Ian résolument. Nous serons après-demain à Amiens : c'est le premier mai, foire de Saint-Acheul ; grande recette !

—Il m'afflige toutefois, Cort-Ian, de manger votre argent.—Mais vous êtes riche, docteur ; vous avez là, les paniers du pharmacien, des remèdes qui sont autre chose que mes drogues. Ah ! quand j'y songe, votre rencontre est un bonheur pour moi. Vous verrez que nous ferons de l'argent, et que je serai, moi au contraire, votre redevable. Et puis Chicot nous aidera à faire la parade. N'est-ce pas, Chicot ?—Si seulement je savais, répondit le pauvre garçon.

—Rien n'est plus aisé. Comment t'y prendrais-tu, Chicot, pour porter de l'eau dans un crible ?—Oh ! la bonne bêtise !

—J'attendrais, dit gravement Balourdet, qu'elle fût gelée.

Le docteur et Chicot parurent ébouriffés de la réplique.

Tu n'es pas fort, Chicot ; et je parie que tu ne connais pas la quadrature du cercle ?

—Ni moi non plus, dit le docteur.
—C'est un moulin à vent, dont les ailes au repos forment des carrés et au mouvement des cercles.

—Et qui a fait renchérir la toile ! demanda Balourdet. L'enlèvement d'*Hélène*, répondit Cort-Ian, vers le temps où l'on cessa d'éternuer ici-bas.

—A quelle époque cessa-t-on d'éternuer ? dit naïvement le docteur.—Lors de la descente d'*Enée* aux enfers.

Mais il fallut expliquer ces calembourgs à Chicot qui n'était pas encore dressé à les comprendre.

—En quoi le roi Louis XIV différa-t-il d'un cuisinier !—Je ne peux pas dire qu'il y ait encore là-dessous une bêtise, puisque ces gens-là savent tout, murmura Chicot.

—Ils différaient, dit Balourdet, en ce que le premier est un potentat et le second un tête-en-pot.

—En quoi M. de Turenne, dont on parle tant, se distingue-t-il d'un moulin ?—Je ne sais pas, dit le docteur à l'impénétrable questionneur.

—M. de Turenne entend la tactique, répliqua Balourdet ; le moulin au contraire fait entendre le tic-tac.

—Oh ! vous êtes des gens d'esprit, exclama Chicot.

—Sais-tu compter, demanda l'opérateur à ce dernier.—Un peu.

—Si de douze tu tires six, combien te reste-t-il ?—Six.

—Non.—Comment non ! il ne reste pas sept, je pense ?

—Il faut s'entendre. Tu me dirais, toi, en arithmétique, que deux et deux font quatre ; et je te répondrais que non, attendu que deux couteaux et deux fourchettes, ne font ni quatre couteaux, ni quatre couteaux. Dans la question que j'ai faite, je suppose qu'il y ait là, sur ces arbres, douze pigeons. Je prends mon fusil ; je tire ; il en tombe six. De douze qu'ils étaient, combien en reste-t-il ?—Six.

Non ; le coup de fusil en a tué six ; mais les autres ont eu peur et se sont sauvés ; donc quand de douze on tire six, il ne reste rien. Mais nous voici à Douvens, et nous avons fait notre chemin sans trop le sentir ; l'esprit donne des jambes. Au résumé, Chicot, ce qui vient de nous distraire un peu, c'est une parade ; mais il y en a d'autres. Tu t'en tireras supérieurement.

—Oui ! je suis bête tout plein.—C'est ce qu'il faut ; à la foire de Saint-Acheul, je te réponds que tu feras ton personnage.

Les quatre compagnons, réunis par hasard, se rendirent à la meilleure auberge de Douvens ; et dans les douceurs d'un bon souper, Cort-Ian s'efforça d'adoucir au docteur le sentiment de sa mésaventure et de le préparer à une eudacieuse proposition qu'il méditait.

III.—La parade.

Le premier mai 1668, à deux heures après-midi, sur un préau du faubourg d'Amiens, que la foire de Saint-Acheul rendait célèbre alors on voyait, parmi les tentes des marchands forains, une jolie baraque devant laquelle s'élevait, à sept pieds du sol, une estrade ou balcon en planches. On y admirait deux figures qui jouaient de la flûte et du tambourin pour attirer les curieux. Derrière eux, un paravent dressé donnait à l'estrade l'apparence d'un petit théâtre, où les habitués reconnaissaient bien qu'on allait avoir la comédie en plein vent. Les deux musiciens disparurent pour aller changer de costume. A leur place s'était lancé un jeune homme à l'œil hardi, qui sonnait de la trompette avec grand fracas, et qui regardait d'un air de triomphe l'auditoire compact pressé au-dessous de lui. Il se retira à son tour, quand les deux premiers remontèrent déguisés sous de vieux habits du seizième siècle, avec des bonnets de croutes et une bizarrerie d'accoutrements qu'on ne saurait décrire et qui ne se trouve que dans les foires.

Les deux personnages, qui n'étaient autres que nos amis Chicot et Balourdet, prenant chacun un bout de l'estrade, marchèrent à la rencontre l'un de l'autre, ce qui s'opéra en trois pas ; et ils firent la parade suivante, qui a été conservée (on a perdu de meilleures choses). Elle montre en outre que Chicot s'était en effet rapidement formé.

Chicot heurta :—Regardez donc devant vous, dit-il.

—J'ai vu cette voix-là quelque part, répondit l'autre.—Il me semble aussi que je te connais...

—Tu me parais sans place.—Pardonnez-moi ; je tiens la mienne ici...

—Je veux dire que tu es sur le pavé.—Vous voyez que non ; je suis sur les planches.

—J'entends que tu n'as pas de maître ; et je vais t'en procurer un, dont tu seras content.—J'ai toujours été plus content de mes maîtres qu'il ne l'ont été de moi.

—Il faut contenter celui-ci, reprit Chicot ; car c'est Sa Majesté.—C'est bien de l'honneur pour elle.

—Insolent ! Je te fais entrer dans mon corps.—Tiens ! dans son corps ! Je suis plus gros que lui.

—Imbécile, c'est-à-dire dans mon régiment.

—Qu'est-ce qu'on y fait ?—Tu vas le savoir. Dis auparavant....—Est-ce qu'il m'entendra, le paravent !

—Le sot ! tu aurais trois cent livres d'engagement.—C'est trop. Je ne veux qu'unécu.

—Tu vas l'avoir tout de suite.—Un écu par heure.

—Animal ! tu coterais plus que six colonels.—Eh bien ! dit Balourdet, nous ne ferons pas d'affaires.

—A ton aise. Tu n'auras pas mes trois cents livres.—Allons, je me ravise et je les prends.

—En ce cas, voyons de quoi tu es capable. Comment t'appelles-tu ?—

Je ne m'appelle jamais ; je me laisse appeler par les autres.

—Et comment les autres t'appellent-ils ?—Comme ils veulent.

—Je te demande comment tu te nommes ?—Comme mon père.

—Et ton père ?—Comme moi.

—Et ton père et toi ?—L'un comme l'autre.

—Ah ! tu vas avoir vingt coups de plat de sabre, si tu ne dis ton nom à la minute.—Mon nom ? Balourdet.

—A la bonne heure ! Balourdet, prépare-toi donc à faire l'exercice.

—Sais-tu de quoi se compose le fusil ?—La pierre, le briquet, l'amadou, les allumettes...

—Ta ta ta ! je te parle d'un fusil de munition.

—De quoi ?—Tion.

—Ah ! ne scions pas.

—En voilà un ! (Il lui met en main un fusil.) Voilà la batterie.—A la garde ! à la garde.

—Qu'est-ce que tu as à crier ?—C'est pour empêcher la batterie.

—Allons, ne dis pas de sottises. Voilà le chien.—Où est le chat ?

—Butor ! il n'y a pas de chat. Voyons, en position ! la pointe des pieds en dehors. (Balourdet met les pieds hors de la balustrade.) Le corps droit ! la tête haute !

—Garde à vous ! (Balourdet se sauve.) Qu'as-tu donc à t'effrayer ?—

J'ai peur. Vous avez crié : Garde à vous !

—Portez, armes ! (Balourdet met la crosse de son fusil sur son épaule.) Ce n'est pas cela, (Il le place au port d'armes.) Tu vas rester en faction ; tu es ici aux avant-postes. Tu prendras garde au feu, au bruit ; tu empêcheras les gens de passer ; et tu te défieras des rondes.

Après cette scène, Balourdet, laissé en sentinelle perdue, s'amuse à chanter. On vient lui dire que c'est défendu. Il se console en sifflant ; etc.

Quand Cort-Ian vit que la foule nombreuse était bien à lui, il parut brusquement entre ses deux paradisistes pompeusement orné de clinquants, et fit l'annonce en ces termes :

« Mesdames et messieurs,

« Ces bagatelles de la porte, qui ont charmé un instant vos loisirs, doivent céder la place aux choses extraordinaires et curieuses dont je viens vous faire part. Je vous annoncerai, sans détours et sans charlatanisme, que l'illustre docteur Pilsérer, natif lui-même de Memphis, docteur en pyrotechnie, professeur de chiromancie, connu dans les quatre parties du monde et dans une foule d'autres contrées, est venu dans le pays, à la prière de plusieurs personnes du premier rang.

« Après avoir visité toutes les académies de l'Europe, pour se perfectionner dans les sciences vulgaires, qui sont l'algèbre, la minéralogie, la trigonométrie, l'hydrodynamique et l'astronomie, il a voyagé chez le monde savant et même chez les peuples demi-sauvages, pour se faire initier dans les sciences occultes, philosophiques et transcendantes, telles que la cabalistique, l'alchimie, la nécromancie, l'astrologie judiciaire et la divination.

« C'était peu pour lui d'avoir étudié dans soixante-deux universités et d'avoir visité quatre cent dix royaumes, où il a consulté les sorciers du Mogol et les magiciens lapons ; il a fait d'autres voyages autour du monde, pour feuilleter le grand livre de la nature, depuis les glaces du nord et du pôle austral, jusqu'aux déserts brûlants de la zone torride ; il a parcouru les deux hémisphères et a séjourné dix ans en Asie avec des saltimbanques indiens, qui lui ont appris l'art d'apaiser la tempête, de se sauver après un naufrage, en glissant sur la surface de la mer avec des sabots élastiques, de guérir toutes les maladies, etc., etc., etc., etc. » (On devine le reste.)

Cort-Ian s'arrêta un moment pour reprendre haleine ; et il se montra quelque peu interdit de voir tout à coup surgir à ses côtés l'homme qu'il avait décidé, non sans peine, à se faire son complice. C'était l'honnête docteur Peperkoek. On l'avait affublé d'une robe asiatique à grands ramages et d'un turban jauné de haute forme. Sa figure excita sous ce travestissement l'hilarité de l'assemblée, qui ne le connaissait pourtant pas ; il paraissait en colère et ouvrait la bouche, lorsqu'il sentit que sa voix se perdait dans le vacarme d'un paradisiste voisin qui criait :

« Entrez, messieurs ; ici dedans se fait voir l'homme sans pareil, qui avale un verre d'eau sans le mâcher, etc.

Le mécontentement du docteur redoublait et se manifestait visiblement, à chaque parole du charlatan voisin, qui avait l'insolence, toutes les fois qu'il annonçait son homme sans pareil, d'étendre la main dans la direction du médecin vert. Dès que le maître de la baraque qui l'obstruait eut offert ses monstres variés à l'admiration publique, le docteur se saisit brusquement de la parole. Sa colère toutefois s'était un peu rassise.

—Messieurs, je suis ennemi de la fraude et du mensonge. Nous ne montrons ici ni des dragons à sept têtes, ni des serpents volants ; nous ne possédons ni des souliers de Magog qui peuvent servir de nacelles, ni l'ongle de Nabuchodonosor, long de vingt-sept pouces, ni la mâchoire de Geoffroi à la grande dent, ni la queue du cheval des quatre fils Aymon, en crin de fil d'archal. Le bon docteur commençait par une petite vengeance contre son voisin. Il reprit :—Nous aurions quelque honte de vous tromper. Ce que nous vous annonçons, ce ne sont pas des chimères, ce n'est pas de la mythologie, ni de l'invention ; c'est un trésor après lequel courent tous les hommes, la santé. Mais je dois vous le dire, messieurs, je n'approuve pas les exagérations que Cort-Ian vient d'employer sur mon compte ; elles pourraient vous en imposer. Je ne suis donc pas le docteur Pilsérer ; je suis le docteur Peperkoek.....

— Aussitôt que Cort-Jan vit que sa victime prenait si doucement la chose, il lui ferma la bouche en s'écriant : " C'est vrai, messieurs, et si je ne permettais de donner à ce grand homme le titre glorieux de docteur de Pilferer, je me faisais en cela l'écho de tous les souverains qui le connaissent, de tous les sages qui le chérissent, de toutes les académies qui le révèrent. Mais respectons sa modestie, ce gracieux apauvage de la vertu et du mérite ; et bornons-nous à dire qu'il guérit tous les maux, au nombre de dix-sept cents, qui sont capables d'alléger l'espèce humaine. Nous ne sommes ici que ses humbles serviteurs. Mais quels que soient vos infirmités, accidents, caducités, fièvres diverses, maux de dents et douleurs en tout genre, soyez sûrs qu'il vous en défera à la minute. Vous pouvez entrer, mesdames et messieurs, on ne paye que les remèdes ; les consultations se donnent, et les prescriptions sont gratuites.

En achevant ainsi, il prit le bras du docteur et le fit descendre.

De toutes les choses sérieuses, la santé matérielle est peut-être la seule qui garde de l'intérêt sur les masses. Il se fit un mouvement dans la foule, pour franchir l'entrée de la tente où posait le docteur, que Cort-Jan avait amené à faire le personnage d'opérateur forain.

Les trois cornacs de Peperkoek avaient, dans les cabarets et dans les lieux de rassemblements, conté sur lui tant de merveilles, que la tente ne tarda pas à se remplir de consultants. Sa bonhomie et sa précision firent grand effet. La sûreté et l'aplomb avec lesquels, sur l'inspection d'une fiole d'urine, il paraissait reconnaître chaque maladie et prescrivait le traitement, lui fit plus d'honneur encore. Un incident acheva de le porter aux nues. Des farceurs, prenant le docteur pour un autre, avaient projeté contre lui une noire perfidie. Dans les nombreux échantillons d'urine qu'on présentait, ils glissèrent leur fiole, demandant de l'air le plus innocent, ce qu'il en pensait. Le docteur Peperkoek éleva la fiole devant ses yeux ; et soit bonheur, soit hasard, soit véritable science, la remettant à celui qui l'avait apportée :—Donnez, dit-il, du foin et de l'avoine au malade.—C'était en effet de l'urine de cheval, que les plaisants du village lui avaient soumise pour lui tendre un piège.

Sa perspicacité fut tellement admirée, que la baraque jusqu'au soir demeura pleine et qu'un monceau de pièces de monnaie s'éleva auprès de lui.

Il ne put partir que le 4 mai, emportant plus d'argent qu'il n'en avait perdu dans sa fâcheuse rencontre, fier de s'être vu si heureusement apprécié, et pourtant recommandant bien à ses trois compagnons de garder le secret sur les cures foraines qu'il venait d'exercer.

Il arriva, le 7, à Saint-Germain, avec la prétention de travailler à la cour, aussi bien qu'il avait travaillé à la foire.

(Suite et fin au prochain numéro.)



ARCHITECTURE,
SCULPTURE ET DORURE.



LE Soussigné a l'honneur d'informer le public en général, et MM. les Membres du Clergé en particulier qu'il continue d'exercer les arts de l'ARCHITECTURE, de la SCULPTURE, de la DORURE, dans lesquels sa longue pratique lui a permis d'apporter un grand perfectionnement.

Il recevra avec reconnaissance les ordres dont on voudra bien l'honorer, et il s'engage à exécuter avec promptitude, dans le dernier GOÛT, tout ouvrage dans sa ligne que l'on voudra bien lui confier ; enfin il ne négligera rien pour mériter l'encouragement qu'il attend de ses amis et du public en général.

Sa demeure est située vis-à-vis du Marché du Faubourg St. Laurent.
LOUIS THOMAS BERLINGUET, ARCHITECTE,
Ci-devant de Québec.

Montréal, 5 Mai 1843.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de
LIVRES DE RELIGION, DROITS, MÉDECINE,
LITTÉRATURE, &c. &c. &c.

AUSSI,

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÉGISTRES de P.ROI de 12 à 400 feuillets.

Montréal, 18 Nov., 1842.

E. R. FABRE.

EXERCICE TRÈS DEVOT

A

St. Antoine de Padoue

LE
TRAUMATURCH.

Petit Volume nouvellement imprimé avec de bons caractères, se vend à la Librairie de

THOMAS O'ARY,

RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,

Et chez les différents Libraires de cette ville.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, ET AUGMENTÉE DES PRIÈRES DE LA SYNTE
MESSE, ET DES VÊPRES DU DIMANCHE.

COLLEGE

DE

SAINT-VINCENT ;

Près Richmond, (Virginie.)

CETTE INSTITUTION est agréablement située à un mille environ de Richmond, dans un lieu tout à fait favorable à l'étude et à la santé. L'objet des fondateurs est d'offrir à la jeunesse du sud, aux conditions les plus modérées les avantages d'une éducation complète pour l'esprit et le cœur. Les mathématiques, et autres sciences pratiques, également utiles, ainsi que les langues anciennes et modernes, feront partie du cours d'enseignement ; mais rien ne sera épargné pour préparer spécialement chaque élève à la carrière qu'il se propose de parcourir. La sévérité ne sera employée envers les élèves qu'autant que ce serait nécessaire ; mais l'exactitude de la discipline sera maintenue par des punitions employées à propos contre ceux qui l'enfreindraient. Les récréations se prennent toujours sous les yeux des professeurs, et dans le collège. On ne permettra point aux élèves de retenir aucun argent à leur disposition, et il est recommandé aux parents de ne pas leur accorder plus d'un escalin par semaine, pour leurs menues dépenses.—Les élèves ne feront point de visites, si ce n'est à leurs plus proches parents, et qu'autant que le président le jugera convenable ; dans tous les cas, ils ne passeront point la nuit hors de la maison. Ceux qui n'habitent pas dans le voisinage immédiat du collège n'auront point permission de visiter leurs familles, si ce n'est aux vacances qui commencent le 1er juillet, et finissent le 15 août.

Toutes les lettres écrites ou reçues par les élèves, excepté la correspondance avec les parents, seront sujettes à inspection, et toute lettre adressée soit aux élèves, soit aux directeurs de l'institution, doit être affranchie. Quoique la religion catholique soit seule professée dans le collège, les consciences ne seront point violentées. Cependant personne ne sera exempté de l'assistance aux exercices publics de religion outre les motifs d'ordre et d'uniformité, il est à souhaiter que le public soit à même d'apprécier avec connaissance de cause, les principes et les pratiques du catholicisme qui paraissent souvent attirer d'une manière assez marquée l'attention publique.

Les frais de livres, vêtements, etc. doivent être payés d'avance, à l'époque de l'admission de l'élève, et ainsi de suite à chaque semestre. Le prix de la pension, y compris la nourriture, le logement, le blanchissage, le raccommodage du linge et des bas, et les visites ordinaires du médecin, est de cent-cinquante piastres pour l'année scolaire, qui est de dix mois et demi. La moitié de cette somme doit être payée d'avance, à l'entrée de l'élève, et au commencement de chaque semestre, règle pour laquelle la modération des prix ne permet pas d'admettre d'exception. Ceux qui passent leurs vacances au collège, paieront vingt-piastres pour ce temps-là.

Il n'y a point de dépenses additionnelles, si ce n'est pour une maladie prolongée, ou pour des objets fournis aux élèves. Mais personne ne sera admis pour moins d'une demi session, et on ne fera aucune déduction sur un trimestre une fois commencé.

Toutes les précautions ont été prises en faveur des jeunes gens qui se destineraient à l'état ecclésiastique, de manière à écarter d'eux toute espèce de danger. Ils prendront leurs récréations dans une cour séparée, et auront des exercices de piété, destinés spécialement pour eux.

S'adresser à

Mgr. WHELAN,
Evêque de Richmond,

ou aux

Revd. MM. O'BRIEN et BERNIER.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROUX, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, Ptre. DE L'ÉVÊCHÉ
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.